

## L'obscène, approche clinique

Ce qui peut être qualifié d'obscène interroge l'irruption, dans le champ de la relation, d'un désir enfoui, inavoué, destiné à rester hors du champ de la conscience, amenant ici le sujet à confondre le but et l'objet de la pulsion. Désir qui se donnerait à voir au lieu de rester caché ; désir contournant l'interdit sans lequel il n'est point d'humain. L'obscène révélerait au grand jour, à travers la position du sujet dans la relation, le but inavouable de la pulsion, cette *toute-puissance* perdue, que chacun s'évertue pourtant à leurrer par le truchement d'un autre objet d'attachement, rendant possible à la fois le travail de deuil et celui du rêve.

En s'infiltrant partout, y compris dans les dispositifs, les évidences, les pratiques, les propositions éthiques au sein même du travail social, l'obscène y ferait entrave, puisque s'y trouverait condamnée la relation d'altérité. L'autre, le semblable-différent, porteur d'un autre désir, d'une autre histoire, d'une autre culture, d'une autre personnalité, d'une autre manière de donner du sens à ce qu'il est en train de vivre, y serait alors nié, annihilé, réifié. Irruption d'un désir banal, trivial, puisque partagé par tous comme étant le but de la pulsion, mais insu et devant le rester, puisqu'il s'agit de leurrer ce but par un autre objet. Une telle confusion but/objet révélée au grand jour aurait pour effet de choquer, de rabaisser l'homme, de heurter la bienséance.

L'obscène nous parlerait de l'effacement du secret, de la résurgence du caché dans le champ du visible : l'objet premier, la toute-puissance, est le but de la pulsion. Or, il nous faut investir un autre objet pour chercher la rencontre avec l'autre. Derrière l'explicite positif de notre désir – rencontrer l'autre,

chercher à savoir, chercher à maîtriser, aimer – se cache un négatif<sup>1</sup> : nier l'autre, tout savoir, tout maîtriser. Négatif qui travaille le sujet, de manière implicite, dans l'insu insu, et qui menace à tout moment de refaire surface et de se donner à voir dans la relation, en la rendant impossible.

Pour le dictionnaire, est obscène *ce qui blesse ouvertement la pudeur dans le domaine de la sexualité, ce qui offense le bon goût ou la morale, ou ce qui est choquant par son caractère inconvenant, sa trivialité, sa crudité.*

La sexualité concerne le désir et la quête d'amour. L'obscène viendrait montrer trivialement, crument, ce qui sous-tend notre désir, mais que l'on n'a pas à connaître et que l'on ne veut pas savoir lorsque nous désirons et lorsque nous aimons. Car si aimer et désirer sont des verbes nobles et positifs, ils sont soumis à un négatif honteux qui les travaille et dont le nom est *toute-puissance*. Lorsque l'insu se donne à voir, le désir et la quête d'amour sont réduits à une triviale obscénité. L'adjectif « trivial » évoque quelque chose d'infiniment banal, commun à tous, auquel est associé l'idée de grossièreté, de malséance et d'incongruité. L'obscène serait alors l'expression directe et crue de la toute-puissance écrasant le rêve et rendant inutile le travail de deuil que seuls, l'insu et le déplacement vers l'objet second permettent. Sous-jacent à notre désir et à notre quête d'amour, un négatif, honteux, insu, implicite, se donne soudain à voir, sans filtre, sans ménagement, de manière réaliste, au lieu de rester enfoui dans le secret, espace intime du sujet, insu où il est assigné.

Négatif du désir et de la quête d'amour, l'obscène fait irruption soudain sous nos yeux, dans toute sa *crudité*, de manière abrupte, choquante, indigne, en provoquant un sentiment de honte, en heurtant le *bon goût* et en bousculant la *morale*, cette la loi à laquelle doit se conformer l'action humaine. Si la morale (ses obligations, ses interdits), peut varier, selon les cultures et les sociétés, nous parlons ici du sujet, et nous y entendons plutôt l'éthique, qui sous-tend l'idée d'une loi universelle à laquelle tout être humain doit se conformer sous peine de sortir du champ de l'humain.

---

<sup>1</sup> GREEN (A.), 1993, *Le travail du négatif*, Paris, Editions de Minuit.

Le dictionnaire d'étymologie<sup>2</sup> nous renvoie au latin *obscaenus* dont le sens primitif est *de mauvais augure*.

L'idée d'une menace sourde, décrite sous la forme d'un néfaste présage, de l'annonce d'un grand malheur à venir, se rajoute à la révélation triviale, incongrue, inconvenante, honteuse de cette part obscure, qui sous-tend le désir et la quête d'amour.

La recherche dans les dictionnaires de Français et d'étymologie devrait nous suffire pour élaborer le sens de « l'obscène », mais la clinique accorde également, une importance à la phonétique et aux associations d'idées. *Je lis obscène et j'entends ob-scène*. Et quand j'entends ob-scène je crois entendre quelque chose d'un sens oublié ou d'un sens caché que n'indique ni l'étymologie, ni le dictionnaire. J'entends « quelque chose mis devant la scène, auquel le regard ne peut se dérober, obligeant à un face à face ». L'obscène concerne de près le sens de la vue, le devenir visible de ce qui se dissimule. On pense au rideau qui se lève sur la scène, plaçant sous les feux des projecteurs, devant les yeux des spectateurs, ce qui ne doit pas être vu. L'obscène désigne alors, à la fois ce qui se dissimule derrière le rideau et ce qui se dévoile, ce qui se donne à voir au lieu de se cacher.

Nous avons donc trois éléments pour définir le concept :

- Un interdit, posé sur la part obscure, négative, du désir et de la quête d'amour, dont la transgression blesse la pudeur, au sens de faire honte, et choque la morale, au sens d'éthique.
- Un bien mauvais présage
- Ce qui est dissimulé et qui se dévoile au lieu de rester derrière le rideau.

Ces trois sens évoquent, pour le clinicien :

- La castration ou la loi œdipienne qui proclame l'interdit de la fusion ou de la toute-puissance.
- L'inceste et le parricide ou l'impossibilité de s'inscrire dans l'humanité.

---

<sup>2</sup> BLOCH (O.), VON WARTBURG (W), or.1932, Dictionnaire étymologique de la langue française, Paris, PUF, 1968

- Le secret et sa dynamique, au cœur de la relation.

## **L'interdit de la toute-puissance**

Selon D.W. Winnicott<sup>3</sup>, le petit enfant juste après sa naissance éprouve un sentiment de toute-puissance, illusion qui lui permet de penser que le monde extérieur, en l'occurrence sa mère, le premier objet auquel il s'attache et dont il dépend pour vivre, ne fait qu'un avec lui. Puis, progressivement, les absences répétées de la mère, vécues dans « une angoisse inimaginable » comme la possibilité d'être abandonné et de mourir, permettent d'aborder la désillusion, où s'éprouve l'intuition d'une réelle différenciation moi/autrui. Heureusement, la mère alterne sa présence et ses absences, ce qui permet à chaque moment de présence de retrouver l'illusion. Car si l'absence de la mère renvoie à la désillusion, sa présence reconstruit l'illusion dans la dualité de la relation. Et c'est dans une alternance d'illusion et de désillusion que peut s'élaborer petit à petit la différenciation moi / autre, qui s'affirmera de manière définitive au moment de l'Œdipe lorsque le petit enfant se heurtera à la loi du tiers, la loi de la réalité. L'objet premier, la mère, se dérobe alors définitivement comme objet possible de retour à l'omnipotence infantile, et le sujet passe de la frustration, qui est attente du retour de la toute-puissance, à la castration, qui en proclame la perte irrémédiable de et l'obligation d'en faire le deuil pour continuer le rêve.

Le sentiment d'omnipotence appartient à l'histoire de chacun et peut s'entendre comme un paradis perdu dont il faudrait faire son deuil pour pouvoir continuer à y rêver autrement. Paradoxe et dilemme. Il s'agit de changer l'objet premier du désir et de la quête d'amour pour poursuivre le même but en rêvant à la toute-puissance. Ce déplacement de l'attachement d'un objet à un autre, pour parvenir au même but, c'est ce que l'on appelle la sublimation. Le désir se porte sur un objet partiel, incomplet, symbolique, qui intègre le manque comme une donnée de la réalité, pour continuer à rêver au but devenu impossible : retrouver la toute-puissance perdue. En effet, nous sommes tous nostalgiques du paradis perdu, de ce lieu sans manque, sans

---

<sup>3</sup> WINNICOTT (D.W.), 1989, Processus de maturation chez l'enfant, Paris, Payot

altérité, et sans attente, de ce lieu où le besoin ne nécessite pas d'être transformé en désir pour être satisfait sur le champ, de ce lieu où les questions ne se posent pas. Il s'agit d'investir un objet leurre, qui porte en lui la perte et le deuil de l'objet premier, pour continuer à rêver d'atteindre le but, celui de la toute-puissance.

Condamné au moment de l'œdipe par l'épreuve et l'expérience de la castration ou de la perte de l'objet premier, l'omnipotence, devenue désir interdit, est refoulée dans l'inconscient, mais cherche à faire retour en transgressant en refusant de se laisser leurrer par l'autre objet, en associant de manière trop réaliste l'objet leurre et l'objet premier. Chacun cherche en secret à retrouver le sentiment de tout savoir dans l'immédiateté, de tout maîtriser, de confondre le désir et la réalité, de s'aveugler à l'autre. Enfoui dans l'inconscient, la toute-puissance est un désir secret, insu. La perte de l'objet premier oblige à chercher un autre objet d'amour (sans fusion, sans toute-puissance), un objet partiel, incomplet, symbolique, qui permet de faire le deuil de la toute-puissance, tout en continuant à y rêver en secret. Le savoir n'y est pas absolu, il n'est pas immédiat, il se construit dans l'ordre du symbolique (il est culturel) ; la maîtrise n'y est pas absolue, elle est partielle (quelque chose échappe toujours) ; l'altérité n'est pas absente, elle est présente. Et si la toute-puissance demeure le but secret et interdit de la pulsion, l'objet second est un leurre qui permet d'y rêver. Le désir et la quête d'amour se déploient alors sur un autre registre, symbolique, mais avec un négatif insu qui travaille en secret.

L'obscène se comprend alors comme un retour du refoulé, irruption dans la relation du désir-interdit de toute puissance, qui aspire à la disparition du non-moi, du non-savoir, de la non-maîtrise, du non-manque, de la complétude et de l'évidence.

Pour Sophie de Mijolla-Mellor, le fantasme d'omnipotence équivaut à la nostalgie d'un accès au sens par contact direct, à un savoir qui saute aux yeux ou s'impose de lui-même et qui provient du lieu où les questions ne se posaient pas. La pensée, comme la quête de savoir, est alors prise dans un paradoxe : elle vise à retrouver l'évidence perdue d'un temps sans secret,

mais c'est précisément la perte de l'évidence et l'apparition du secret qui la fondent.

*« L'activité de la pensée s'instaure sur ce fond de nostalgie d'un temps sans secret, d'une évidence qui n'a pas pu se maintenir en raison de l'expérience de l'écart entre le désir et la réalité, d'où ont surgi le doute et la destruction des certitudes premières. La pensée visera à retrouver l'évidence qui lui est interdite, mais elle se trouve prise dans un conflit puisqu'elle cautionne l'absence d'évidence au moment où elle en est portée par le désir et elle sera condamnée à s'affirmer comme évidence en se contredisant sans cesse. Elle pourrait bien alors être un moyen au service d'une fin, une tentative désespérée pour récupérer l'objet, une illusion permettant de poursuivre le travail de deuil et de vivre avec la perte »<sup>4</sup>*

*La nostalgie d'un temps sans secret, la nostalgie du paradis perdu, renvoie au mythe de la Genèse.*

## **Le secret d'Elohim**

Mary Balmory, dans son essai sur *la divine origine*, nous invite à revisiter le mythe de la Genèse à la lumière de la théorie psychanalytique, pour mieux comprendre l'origine psychique du sujet autonome et la prise de conscience des limites qui l'assignent à sa condition d'être humain.

*« L'origine psychique de l'humain ne peut être racontée que mythiquement... Et c'est ce mythe de la Genèse qui nous en donne à entendre le processus pour la culture qui est la nôtre »<sup>5</sup>*

A l'origine dans la Genèse, Adam est créé à l'image d'Elohim : c'est sa réplique, son double. Il est en situation d'omnipotence, il fait corps avec l'environnement, il ne se pose pas de question, car le secret se cache encore, permettant l'innocence.

---

<sup>4</sup> MIJOLLA-MELLOR (S.), 1992, Le paradis perdu de l'évidence, in Le plaisir de penser, Paris, PUF, pp.9-73

<sup>5</sup> BALMARY (M.), La divine origine, Paris, Grasset, p.69

Lorsqu'Elohim proclame l'interdiction, sous peine de mort, de goûter les fruits de l'arbre de la connaissance situé au cœur du jardin d'Eden, il indique à Adam par cette interdiction même l'existence d'un secret, jusque-là insoupçonné, dont il est le gardien. Adam est ainsi exclu de la possession d'un objet, que se réserve exclusivement Elohim. Le secret établit une frontière entre l'homme et lui. L'autre apparaît avec le secret. La proclamation du secret sonne le glas de l'innocence, entraîne la perte des repères basés sur l'évidence, et provoque une interrogation identitaire angoissée. Puisque l'homme n'est pas celui qu'il croyait être, seul, à l'image de l'Unique, sans autre, qui est-il ? Cet épisode associe le désir de connaître à la quête de soi en l'autre, en l'attachant au sentiment de culpabilité. L'interdit prononcé suscite le désir en le déclarant coupable, car il est porteur d'un parricide (ou d'un déicide) potentiel et se trouve associé à une menace de mort. S'approprier le secret d'Elohim, c'est prendre sa place. Ce qui, assurément, est interdit.

On peut mettre en relation la proclamation d'Elohim avec les absences répétées de la mère, qui obligent le petit d'homme à pressentir l'existence de l'autre, comme séparé et différent de lui. En effet, si la mère peut s'absenter, c'est bien qu'elle n'est pas lui. Et cet écart laisse entrevoir le secret ; celui de la mère. Le tout petit enfant vit les absences répétées de sa mère avec une « angoisse inimaginable », mais il peut quand même reconstruire l'illusion de l'omnipotence à chaque fois qu'elle se représente. C'est l'alternance illusion et désillusion qui permet à l'enfant de faire face progressivement à ce qui se profile comme la perte définitive de la toute-puissance.

Pour atténuer ce que Winnicott appelle « l'angoisse inimaginable » et reconstruire l'illusion, Elohim adjoint à Adam une compagne, une partie de lui. Il retrouve en elle quelque chose de la complétude perdue, mais l'illusion est de courte durée, car la présence du fruit défendu ne le laisse pas tranquille. L'interdit posé par Elohim associe l'éveil du désir à la culpabilité en imposant un manque. L'exclusion du secret fait apparaître chez Adam une faille narcissique – il n'est pas celui qu'il croyait être – et une vulnérabilité : le non-savoir, le non-maitrisable, le manque auxquels il doit faire face le mettent en danger et le menacent de mort. C'est précisément ce manque, inimaginable

avant l'interdit, apparu avec lui, qui entraîne le violent et urgent désir du retour à la position d'avant.

En Eden, la tentation est promesse du Tout et le serpent expose à la femme la plus secrète ambition de l'homme : être Elohim, prendre sa place, son pouvoir et son secret. Selon le serpent, la jouissance du fruit défendu, permettrait la suppression du secret.

La transgression constitue alors l'expérience initiatique à partir de laquelle s'éprouve la perte de l'objet primordial. Il en résulte la conscience éprouvée, vérifiée, de la permanence du secret : le manque d'un savoir détenu par l'autre qui se le réserve pour lui. Et c'est seulement à partir de là que peut s'enclencher le deuil rendant possible le déplacement de la quête de la toute-puissance vers un autre objet, symbolique, partiel, non immédiat, qui préserve le secret, qui reconnaît l'altérité, qui ne supprime ni le non-savoir ni la non-maîtrise, qui consacre le manque, mais qui permet la continuation du rêve et du deuil, toujours à refaire dans une alternance de l'illusion et de la désillusion.

La castration n'est pas seulement la menace d'une coupure, c'est une séparation définitive, comprise comme telle, assignant l'homme à sa condition et à ses limites, l'obligeant à vivre avec le manque, le non-savoir, la non-maîtrise, le non-moi, l'incomplétude, l'éphémère. C'est l'acceptation de cette condition, qui permet la sublimation : le déplacement de l'objet de la quête (l'objet premier) vers un objet de substitution (second), symbolique, qui ne supprime pas le secret mais qui permet de rêver à la toute-puissance inaccessible, de s'illusionner encore parfois, et de continuer quand même le travail de deuil.

La séparation définitive de l'objet premier permet de reconnaître et de rencontrer l'autre (le non-moi)

*« Reconnaître un autre sujet, c'est toujours accepter une limite à sa propre puissance. Si nous l'acceptons, c'est que nous y gagnons ce que la toute-puissance ne peut donner : la présence. Présence de l'autre qui peut aussi parler, présence bonne, non imaginaire, non mêlée à soi. Le*

*serpent propose de manger, détruire l'interdit qui rendait possible la présence réelle. Discerner entre l'usage symbolique de la parole qui sépare pour réunir et son usage diabolique qui divise en confondant, est vital pour l'humain. Le second usage mène à la destruction du sujet, tandis que le premier conduit à son advenue, à l'alliance avec d'autres sujets, au bonheur de l'être-avec-l'autre ».*<sup>6</sup>

La littérature psychanalytique montre que le sujet doit, pour accepter la perte de l'objet premier (la castration) effectuer un long travail psychique comparable à un travail de deuil, avant de pouvoir investir l'objet second, hors du champ de la connaissance immédiate, capable d'entretenir le rêve, l'espoir de retrouver l'illusion perdue. Ce n'est plus l'objet absolu, total, immédiat de l'évidence, c'est un objet partiel, symbolique, en expansion, qui devient objet de substitution, parce que l'illusion de la complétude à venir peut se nourrir de cette expansion, en rendant acceptable le temps de la quête, ce long cheminement sinueux, rempli d'embûches, nécessitant des détours, des étapes, des arrêts, des régressions, des accélérations.

En proclamant le secret, Elohim établit la différence entre le créateur et sa créature. Il y a un autre – le créateur – qui parle à la créature pour l'exclure d'un secret. Pour aider Adam à supporter l'altérité, il lui adjoint une compagne, Eve, comprise comme une partie d'Adam, destinée à lui donner l'illusion d'être tout. Mais sa présence ne suffit pas. La fusion qu'il cherche à retrouver ne peut se satisfaire de la relation avec l'autre. La présence du secret divin l'obsède. Seule la transgression de l'interdit, ici la dégustation du fruit, la dévoration du secret, la tentation du « Tout », lui permet de vivre l'expérience de la perte. Car loin d'apporter la jouissance attendue, la connaissance du secret divin et le retour de la toute-puissance, la dégustation savoureuse du fruit défendu a pour conséquence un sentiment de honte auquel s'ajoute la prise de conscience de la nudité et la découverte de l'altérité incontournable. L'expérience de la transgression fait apparaître la différence entre soi et l'autre comme irrémédiable et définitive. Puisque la dégustation du fruit n'efface pas l'autre, le secret divin est inviolable et l'homme fautif

---

<sup>6</sup> BALMARY (M) 1993, Opus cité, pp.65-66

est un homme nu, honteux, qui se met à l'écart et qui se constitue lui-même avec du secret, non seulement pour tenter de se protéger des foudres divines, mais encore pour éviter la honte ressentie par l'impuissance de la transgression.

*« La peur vient en celui qui se croit désormais dévorable comme il a lui-même dévoré l'interdit. Quelle était donc cette loi pour que sa violation ait de tels effets sur la conscience de soi ? Ton acte envers l'autre t'a raconté à toi-même quelque chose. S'il n'y a pas de frontière, il n'y a plus de séparation protectrice, tu es nu. Si tu peux être comme le dieu, il peut être à son tour transgresseur de frontière... N'étant plus eux-mêmes respectueux, ils ne sont plus protégés par le respect »<sup>7</sup>*

La reconnaissance de l'autre, qui renvoie au manque, au non-savoir, au non-maîtrisable est aussi la reconnaissance du secret, constitutif de chacun.

*« L'innocent peut faire l'économie du secret puisqu'il n'a rien à cacher ; mais cette situation est précaire, ce qu'Adam découvre très vite. Il fait alors appel au secret. Les bosquets obscurs du jardin d'Eden et la feuille de vigne lui paraissent bien pratiques pour le soustraire à la vue d'Elohim. Le secret marque désormais son appartenance à la caste des pécheurs et l'introduit dans la relativité des rapports humains. Sans le secret qui sépare, tout ne serait qu'intrinsèquement pur et immuable.... La pureté absolue, que le secret n'aurait pas approché et qui s'en tiendrait à la transparence originelle, nous maintiendrait dans une solitude totale. Elle ferait de l'individu un être vide, privé de toute altérité. Le secret révèle nécessairement la présence de l'autre. C'est au prix de l'innocence perdue et d'une transparence sacrifiée »<sup>8</sup>*

Pour échapper au regard impitoyable et courroucé d'Elohim, il cache sa vérité derrière une feuille de vigne à l'ombre d'un bosquet. Et la transgression initiatique entraîne la colère divine, l'obligation faite à l'homme, pour toutes

---

<sup>7</sup> BALMARY (M.), 1993, opus cité, P.220

<sup>8</sup> BONELLO (Y-H.), 1998, Le secret, Paris, PUF

les générations à venir, de se vouer à une tâche, un travail, un labeur. Condamné, par la parole divine, à déplacer l'objet de son désir et de sa quête d'amour, l'homme doit assumer son identité d'homme : vivre avec du manque, ne pas tout savoir, ne pas tout maîtriser, sortir de l'évidence et du contact direct, travailler en savoir et en maîtriser davantage, rencontrer l'autre, vivre avec le secret. La perte du paradis est définitive. Le deuil peut alors s'élaborer et conduire à travers des pulsions réparatrices à l'apparition de la Loi et de la culture, constitutives de l'identité humaine.

Le courroux divin illustre parfaitement la problématique œdipienne et l'angoisse de castration qu'elle suscite. Le savoir, comme quête des origines est une menace contre le père. Il représente le risque d'égaliser, voire de dépasser ses pouvoirs et de subir comme mesure de rétorsion, le châtement suprême de la castration.

*« Tout se passe comme si le principal dans le succès était d'aller plus loin que son père et comme s'il était toujours interdit de le dépasser. »<sup>9</sup>*

Pour connaître et grandir, l'enfant doit dépasser la crainte d'inférioriser son père. Il doit transgresser l'interdit, c'est-à-dire oser le tuer symboliquement pour l'aimer autrement que comme un Dieu tout-puissant et courroucé.

*« La théorie du Surmoi, montre que conserver l'amour et la protection des instances parentales, grâce à une soumission totale à leur manière de penser, peut devenir pour le sujet une préoccupation vis-à-vis de laquelle toutes les autres sont secondaires... L'indépendance intellectuelle apparaît toujours comme un risque car le détenteur du savoir, Sphinx ou autre, a un pouvoir de mort en cas d'échec »<sup>10</sup>*

L'entrée dans la culture implique un déplacement, une sublimation, qui conduit à passer de l'objet de la fusion illusoire à celui de l'ordre symbolique.

---

<sup>9</sup> FREUD (S.), or.1911, 1985, Un trouble de mémoire sur l'Acropole, in Résultats, idées, problèmes, Paris, PUF

<sup>10</sup> MIJOLLA-MELLOR (S.), 1992, Opus cité, pp. 83-84

Elohim, les parents, le maître ou la maîtresse d'école détiennent tous un secret. Le secret absolu de la création du monde et de son origine, c'est-à-dire de l'omnipotence et de l'omniscience, pour Elohim. Le secret de la création de l'enfant ou de son origine, pour les parents. Le secret du savoir scolaire, de son origine et de sa maîtrise, pour le maître ou pour la maîtresse. Ainsi se déplace le questionnement pour introduire le sujet dans l'humain et dans l'ordre culturel. Le doute au sujet des parents qui survient au moment des questions sexuelles auxquelles l'explication des adultes ne donne pas satisfaction, fait naître cette impression de secret réservé aux adultes, d'où l'enfant est exclu. Ce sentiment d'exclusion suscite le désir de prendre le privilège de l'adulte et de lui dérober son secret. Le savoir se vole. Il se prend. Il se dévore. Mais il s'agit de ne pas perdre la protection des parents ou du maître (ou de la maîtresse), imaginés comme tout-puissants.

A l'école, l'enfant envie la maîtresse qui sait lire. Mais comme il ne peut le faire dans l'immédiateté, il le fait sur un mode imaginaire. Il joue à la maîtresse. Pour maîtriser son angoisse face à la critique émanant d'une autorité, l'enfant joue le rôle de l'agresseur en lui empruntant ses attributs ou en imitant ses agressions. L'identification à l'agresseur joue un rôle important dans la formation du Surmoi, puisqu'il implique l'introjection des reproches extérieurs et le retournement de ces reproches sur l'environnement avant que l'enfant ne soit capable de les diriger sur lui-même. La mise en place par l'enfant d'un processus d'identification symbolique n'est possible que s'il sait qu'il n'est pas la maîtresse, qu'il ne peut pas l'être et qu'il n'est possible pour lui que d'aspirer à acquérir son savoir. Il doit accepter la Loi : « on est petit avant d'être grand et il faut apprendre avant de savoir ».

Adam est une réplique d'Elohim, à ceci près qu'il lui est interdit de prendre sa place et de connaître son secret. La Genèse semble bien avoir pour fonction d'enseigner les limites de l'homme, limites au-delà desquelles, le créateur risquerait de se trouver menacé par sa propre créature. Accepter sa propre humanité, peut-on lire ici, c'est accepter l'incomplétude et le dérisoire de la tentative angoissée d'y mettre un terme. Il est impossible de mettre fin au mystère, d'apporter des réponses à toutes les questions, et le désir de savoir plonge le genre humain dans une quête sans fin. L'homme ne peut pas être

Dieu, il ne peut être qu'un homme, c'est-à-dire un être désirant, un être parlant, un être culturel, susceptible de construire du savoir dans l'ordre symbolique, sans pour autant supprimer le secret.

Le secret d'Elohim représente le savoir fantasmé, objet et but du désir de l'homme et de sa quête d'amour. Il consacre l'importance du secret dans l'émergence du sujet, dans la relation à l'autre, dans la quête du savoir, dans la quête d'amour. L'épisode de L'Eden, avec toutes ses conséquences, traduit la désillusion de l'homme consécutive à la prise de conscience de sa vulnérabilité et montre la transgression coupable comme un rituel initiatique pour passer de la frustration à la castration. La perte de l'Eden, en rétorsion, oblige l'homme à changer l'objet de son désir et de sa quête d'amour. Mais le but du désir est le même : retrouver le paradis perdu.

L'homme se définit par ses limites et son être-dans-le monde se révèle sur le mode de la défaillance : il existe un savoir dont il est exclu, et dont l'exclusion le prive à jamais de la toute-puissance. La relation d'altérité découle de cette défaillance. Issue du secret proclamé, elle est elle-même soumise au secret dont s'enrobent les sujets pour garantir le respect d'un écart irréductible, interindividuel. Quant au savoir humain, il n'est pas le savoir d'Elohim, puisque c'est un autre objet, hors du champ de la connaissance immédiate, situé à l'articulation des ordres symboliques et imaginaires, qui n'englobe pas la totalité du réel, qui n'épuise donc pas le secret qu'il voudrait tarir. Le savoir culturel est une représentation limitée que l'homme peut se donner du secret d'Elohim, fantasmé comme un savoir illimité et total, interdit et désiré, inaccessible et à prendre.

L'obscène est à comprendre comme l'irruption dans le champ visuel, du désir refoulé d'être Elohim, tout-puissant, de retrouver l'objet premier : désir de la suppression du secret, du retour de l'immédiateté, de l'effacement du manque, de l'élimination du non-savoir, de la négation du non-moi, du refus de la non-maîtrise. Irruption d'autant plus choquante que ce but est coupable et honteux. Il s'agit de respecter explicitement les limites assignées à l'homme et qui définissent sa condition : le désir et la quête d'amour doivent se détourner de l'objet premier pour investir un autre objet.

## Un mauvais augure

Si l'homme se définit par sa vulnérabilité et par ses limites, le surgissement de l'implicite sous la forme du désir d'être tout, enfin réalisé, est un signe de très mauvais augure : celui du surgissement de la barbarie et de la fin de l'humanité.

Pour un esprit moderne, le terme d'apocalypse évoque une catastrophe mondiale. Cependant à l'origine le mot grec, ἀποκάλυψις, apokálupsis, signifie dévoilement, mise à nu. Le dévoilement et la mise à nu renvoient à la suppression du secret, et de l'espace intime. Ce terme « apocalypse » apparaît assez fréquemment dans la tradition biblique des Septante où il désigne « la révélation des secrets humains et divins ». Par la suite le mot apocalypse évoque d'abord la révélation par Dieu de ses propres secrets, puis tout simplement le livre qui était censé contenir ces secrets. La littérature apocalyptique désigne alors l'ensemble des ouvrages qui contiennent des révélations faites par Dieu aux hommes et le genre littéraire lié à la révélation du secret divin.<sup>11</sup>

Le glissement sémantique du concept suggère ainsi que le savoir convoité et secret d'Elohim plongerait l'homme dans les affres de l'apocalypse en provoquant un effondrement catastrophique mondial. Le désir de la mort du secret est bien celui de la mort du désir, signifiant la mort du sujet. C'est pourquoi dans la lutte infernale que se livrent Eros et Thanatos, le désir se heurte à une barrière infranchissable qu'Elohim vient nommer en proclamant l'interdit, le secret, la Loi. Au-delà de cette barrière, la catastrophe est apocalyptique, la mort du sujet entraînant la confusion de tous en un. Et si sur le plan psychique, une telle catastrophe a son équivalent dans le sentiment de honte, c'est que l'atteinte à la capacité du sujet à garder ses pensées secrètes a bien un rapport avec celles-ci.

---

<sup>11</sup> HADOT (J.), 1983, La littérature apocalyptique, in Encyclopaedia Universalis, vol.2, Paris, p. 150

*« La honte articule d'emblée les concepts de limite et d'enveloppe par la place qu'y prend la peau<sup>12</sup>, qui est à la fois surface du corps et son contenant. Tout d'abord, comme le rappelle le texte sur la Genèse, la découverte de la honte est contemporaine de la découverte de la nudité. Adam et Eve, après avoir goûté le « fruit défendu » se découvrent soudain nus et honteux. C'est aussi le point de départ des considérations de Freud sur la honte ».<sup>13</sup>*

La honte soumet le sujet au sentiment d'être mis à nu ou d'être transpercé et c'est pour lui comme si la violation de la barrière anatomique de la peau constituait une mise à mort. Cette métaphore du regard qui transperce le corps en détruisant le secret du sujet, traduit l'existence d'un espace psychique, marqué du signe de l'abjection et impossible à préserver du risque d'une intrusion. La honte, en pulvérisant l'opacité du secret, vient signifier au sujet sa néantisation.

Et cette honte n'est pas seulement un sentiment subjectif elle est aussi un sentiment intersubjectif : celui qui a honte fait honte. La honte fait lien, ce dont son caractère contagieux témoigne et la catastrophe apocalyptique atteint bien une dimension mondiale. Apocalypse et honte sont deux concepts liés l'un et l'autre à l'anéantissement du secret, à la néantisation du sujet, à la confusion de tous en un.

## **Le non-savoir et le secret ordinaire de la relation**

La présence de l'autre est liée au secret, au manque de savoir et au manque de maîtrise. L'expérience de la castration, va plonger l'être humain dans un dialogue sans fin entre le savoir (ce qu'il sait), toujours en expansion – et le non-savoir (ce qu'il ignore). Ce dialogue l'engage dans la confrontation au savoir de l'autre. Le rapport au savoir est alors un rapport au secret, une relation affective et cognitive qui implique une relation avec soi-même, avec

---

<sup>12</sup> ANZIEU (D.), 1985, *Le moi-peau*, Paris, Dunod

<sup>13</sup> TISSERON (S.), 1992, *La honte, psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod, p. 52

l'autre et avec le savoir. L'autre sait des choses qu'il ne dit pas et inversement, je sais des choses que je ne lui dis pas.

Aucun objet ne se donne à connaître d'emblée et nul ne peut se flatter d'une parfaite transparence à lui-même. Le non-savoir est éprouvé comme un manque, il renvoie à la faille et à la vulnérabilité, il est inhérent au sujet dans sa confrontation à l'existant. Divisé entre conscient et inconscient, le sujet vulnérable fait face à des objets qui lui échappent, se dérobent, se dissimulent pour conserver en eux une part d'inaccessible. Il cherche à savoir ce qui se cache ou ce qu'on lui cache et pour se préserver lui-même du désir de l'autre et du risque d'intrusion, il s'enrobe de secret face à l'autre.

*« Le secret que l'enfant peut garder à un moment de son évolution signe sa maturité et son autonomie. Il prend conscience à ce moment-là des limites entre lui et les autres, mais aussi entre fantasme et réalité. Il reconnaît l'intime de sa jouissance et le droit de la garder secrète, il sait que ses pensées lui appartiennent et qu'il peut s'en réserver la communication, il s'éprouve ainsi comme un être libre et indépendant »<sup>14</sup>*

Si le contenu d'un secret est le fruit d'une circonstance ou d'une conjoncture particulière, qui peut être toxique, entraver la relation aux autres et au savoir, en revanche sa structure et son usage, qui nous constituent, participent de la relation ordinaire. Quelles que soient les infinies variations de l'histoire, avec le secret le sujet cherche à préserver jusqu'à la plus extrême limite la cohérence intime de son identité. En cela l'espace du secret est une donnée vitale pour le sujet, il participe de sa définition, de son identité.

Le secret suppose une représentation de soi comme un contenant, moi-peau, moi-secret<sup>15</sup>, frontière, enveloppe contenante, séparant l'espace du dedans et l'espace du dehors, permettant au sujet de gérer les mouvements du dehors au-dedans et inversement. Tout retenir à l'intérieur, fermer la frontière,

---

<sup>14</sup> CORDIER (A.), 1998, *Malaise chez l'enseignant*, Paris, Seuil, p. 234

<sup>15</sup> NETTER (G), 2005, *Moi-peau, Moi-pensant, Moi-secret*, in *Le trouble de l'enseignant face à l'échec d'un enfant adopté*, L'Harmattan, Paris

reviendrait à s'asphyxier et à se condamner à la mort sociale, mais tout rejeter à l'extérieur et ouvrir la frontière à tous les vents entrainerait le sujet à se dissoudre dans le grand « tout » en perdant son identité pour retrouver la confusion. La capacité du sujet à préserver sa « frontière » à garder son espace secret est vitale. Le risque de voir cette enveloppe frontière transpercée renvoie au risque de honte. Le secret est un travail du sujet pour instaurer un espace privé, intime dans lequel il peut trier, laisser passer ou retenir, et qui marque la coupure entre soi et l'autre en permettant la relation

La possibilité de garder des secrets conditionne la liberté de pensée. On sait que le rêve de toute dictature est d'instituer une police de la pensée et d'abolir l'espace privé pour rendre impossible l'émergence de toute pensée autonome. C'est que le droit de penser en homme libre inclut le droit de garder sa pensée pour soi. En cela, le respect du secret est un droit de l'homme, une condition pour la pensée et pour la liberté individuelle.

*« Le droit de l'être à la dissimulation s'exerce aussi bien sur des faits réels connus de soi seul ou de ceux qui partagent le secret, que sur des pensées, des désirs, des sentiments. Qu'un tiers, au nom de l'impératif social ou de l'instance politique ait accès au secret, rend le lien totalitaire parce qu'il dépossède le sujet de son rapport au mal et à la liberté »<sup>16</sup>*

La suppression de l'espace du secret du sujet, fût-ce au nom d'un impératif social, implique le désir de le réduire au statut d'objet, de le soumettre au pouvoir d'un autre, de nier son désir et sa pensée en lui ôtant sa liberté et son identité, de le confondre, de le mettre à mort.

Le secret est constitutif du sujet divisé (conscient/inconscient), qui se masque pour se montrer, qui se cache en se dévoilant, et qui ne se donne jamais totalement à lire, ni aux autres, ni à lui-même. Sans masque, le sujet ne pourrait être une personne. Le mot « personne », qui désigne aussi bien l'être humain

---

<sup>16</sup> BONELLO (Y-H.), 1998, Le secret, Paris, PUF, p.125

que son absence, veut dire originairement : le masque que portait l'acteur et la voix de l'acteur qui s'entendait en résonance.

Bien le plus précieux et le plus intime du sujet, le secret le constitue en tant qu'être unique et singulier, autonome et pensant. Il conditionne et organise la relation d'altérité sur fond du jeu des désirs, désir de transgression, rivalité, connivence, trahison, séduction, etc...

### **La position mégalomaniacale dans le champ de la relation**

Nous avons souligné, en introduisant ce propos, trois éléments pour définir l'obscène. Un interdit dont la transgression blesse la pudeur et choque la morale, le signe d'un mauvais augure, ce qui se dissimule et se dévoile.

L'interdit d'Elohim, comme la loi du tiers œdipien, définissent les limites de l'homme. L'homme ne peut être dans le réel ni Elohim, ni son père, ni ses maîtres qui, pourtant, lui donnent l'impression de tout savoir et de tout maîtriser. Tout juste peut-il espérer un jour prendre leur place, par un long travail d'élaboration, avec un objet symbolique qui reconnaît le manque, le non-savoir, la non-maîtrise et l'altérité. C'est à cette seule condition qu'il peut être un être humain, être parlant, désirant, social, culturel. L'interdit assigne à l'homme des limites au-delà desquelles celui-ci perdrait identité humaine. Or, le désir sous-jacent de l'homme, est de devenir Elohim dans le réel pour retrouver le sentiment perdu de la toute-puissance infantile. Honteux, ce désir enfoui dans l'inconscient, barré par la Loi, n'a jamais dit son dernier mot et peut ressurgir en dérogeant à l'interdit. En se donnant ainsi à voir explicitement, de manière crue, il blesse la pudeur et choque la morale, puisqu'il révèle au grand jour ce qui doit rester enfoui, caché, secret : le désir d'être plus qu'un homme, un dieu tout-puissant. Cette échappée du désir hors-la-loi est de très mauvais augure : la barbarie, l'apocalypse, l'anéantissement de l'humain, y sont annoncés.

Obscène serait alors l'apparition de la *position mégalomaniacale*<sup>17</sup> dans le champ de la relation. La *position* évoque la manière dont se place le sujet,

---

<sup>17</sup> NETTER (G), 2005, La position mégalomaniacale, in opus cité, pp. 223-226

son attitude, sa posture, sa présentation, la manière singulière avec laquelle il va aborder l'autre. Devant l'angoisse de la perte de l'objet ou de la castration, trop fortement liée au risque d'un anéantissement du Moi, le sujet se défend par le déni de l'autre, de sa différence et de son secret, par le déni de la réalité. Il s'installe alors dans une *position mégalomaniaque*, position référée à cette place infantile, fusionnelle, d'où s'éprouve le sentiment d'omnipotence, qui appartient à l'histoire de chacun et qui peut s'entendre comme celle du paradis perdu. Dans cette position de toute-puissance, le sujet est encore aveugle à l'existence de l'autre, comme il est aveugle à l'existence du secret, au manque, au non-savoir, à la non-maîtrise, à l'incomplétude.

Cette position est à comprendre comme un trait du sujet aux prises avec l'ambivalence, Eros et Thanatos s'affrontant au cœur des pulsions de savoir et d'emprise, tels le désir et l'interdit au cœur du secret. Le désir est celui de la mort du désir et de l'assèchement du manque. L'interdit maintient en vie le désir en consacrant la permanence du manque. Ces deux forces antagonistes s'affrontent en permanence à l'intérieur du sujet et se tiennent l'une et l'autre en respect. Si l'interdit baisse la garde, le désir pousse vers la position mégalomaniaque. Si le désir s'efface devant la force de l'interdit, le sujet s'immobilise et disparaît.

### **L'obscène, retour du refoulé, position mégalomaniaque**

Est obscène ce qui dévoile, à travers la position du sujet, l'implicite caché dans le désir et la quête d'amour (désir de fusion et de toute-puissance), implicite honteux (sortir des limites assignées à l'homme). Banal, puisque commun à tous, et honteux, puisque frappé d'un interdit, dont la transgression inefficace renvoie à la disparition de l'enveloppe contenante, l'enveloppe frontière, le Moi-peau, le Moi-secret, à l'anéantissement de l'intime, équivalent de la néantisation du sujet. L'expérience de l'inefficace transgression oblige la pulsion à délaisser le désir et la quête de l'objet premier pour un objet de substitution capable de leurrer le désir, en lui proposant d'atteindre le même but (la toute-puissance), peut-être, un jour. C'est cet objet de substitution qui peut se montrer et se dire. Conforme à l'éthique, il s'inscrit dans les limites de la condition humaine, c'est un objet

qui permet d'élaborer du savoir en côtoyant le non-savoir et de s'inscrire dans la durée. C'est un objet qui porte en lui du secret et qui oblige le sujet à s'en enrober, qui reconnaît l'altérité et qui ne permet pas de tout maîtriser. Le désir et la quête d'amour se déploient avec cet objet incomplet. Mais ce même désir comporte une part d'ombre, un négatif. Le but sous-jacent, inconscient : est de récupérer l'objet perdu, de retrouver l'Eden, de devenir un dieu tout-puissant, de posséder le savoir absolu et immédiat de l'évidence, d'éprouver la maîtrise totale, de supprimer le secret, de dénier l'altérité. L'explicite prend acte de l'interdit, de la perte du paradis. L'objet de substitution leurre le désir. Il donne au but la valeur de la ligne d'horizon qui recule au fur et à mesure que l'on s'en approche ou d'une étoile inaccessible, que l'on peut rêver d'atteindre un jour, mais pas tout de suite.

L'homme ne peut dépasser les limites de l'homme ; et si ce qui le caractérise est d'en avoir secrètement le désir, celui-ci doit se heurter à l'interdit pour composer avec lui. Alors seulement le rêve de toute-puissance peut s'inscrire dans un objet de substitution symbolique qui reconnaît l'altérité, le secret, le non-savoir, la non-maîtrise, le doute, le manque. Cet objet de substitution est un objet de deuil et de rêve. Le rêve et le deuil sont les deux formes de travail psychique qui permettent à l'homme d'affronter le réel. Le désir doit composer avec l'interdit pour aborder le réel avec l'imaginaire et le symbolique. Au-delà, l'obscène, qui voit la primauté du désir sur l'interdit pour l'inscrire de manière visible dans le réel, annonce la fin de l'humain en l'homme et l'arrivée de la barbarie.

En ce qui concerne notre domaine d'activité, qui s'inscrit dans la relation aux autres, l'obscène fait figure d'interdit de transmettre, d'éduquer, de soigner, d'accompagner. La rencontre avec l'autre suppose d'accepter de ne pas tout savoir, de ne pas tout maîtriser, de reconnaître et d'accepter l'espace du secret propre à chacun, de prendre le temps de la recherche, de se méfier de toute forme d'évidence. L'autre ne demande pas à être expliqué mais à être compris, il ne demande pas à être connu mais à être reconnu. Il convient donc d'être attentif à ce qui en nous, ou dans l'institution, ou dans nos actions, peut surgir de manière inconsciente pour faire entrave, fonctionnant ainsi comme un *interdit de transmettre ou d'éduquer* ou comme

un *interdit du travail social*, car ces actions en relation avec l'autre impliquent la reconnaissance de l'altérité.

Gérard Netter est enseignant spécialisé, formateur, docteur en Sciences de l'Education, psychologie clinique

## Bibliographie

- ANZIEU (D.), *Le moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.
- BALMARY (M.), *La divine origine*, Paris, Grasset,
- BONELLO (Y-H.), *Le secret*, Paris, PUF, 1998.
- CORDIER (A.), *Malaise chez l'enseignant*, Paris, Seuil, 1998.
- FREUD (S.), or.1911, *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF,1985
- HADOT (J.), *La littérature apocalyptique*, in Encyclopaedia Universalis, vol.2, Paris, 1983.
- GRENN (A.), *Le travail du négatif*, Paris, édition de Minuit, 1993
- MIJOLLA-MELLOR (S.), *Le plaisir de penser*, Paris, PUF, 1992.
- NETTER (G), *Le trouble de l'enseignant face à l'échec d'un enfant adopté*, L'Harmattan, Paris, 2005,
- TISSERON (S.), *La honte, psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod, 1992
- WINNICOTT (D.W.), *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1989.
- WINNICOTT (D.W.), or.1974, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, tr.1975.